

Québec français



Les Bougon ou l'irresponsabilité artistique

Paul Warren

Numéro 133, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, P. (2004). *Les Bougon* ou l'irresponsabilité artistique. *Québec français*, (133), 101–101.



Photo: André-Casade

Les Bougon

ou l'irresponsabilité artistique

>>> PAUL WARREN*

Un million et demi de téléspectateurs pour *Les Bougon*. Pour la plupart morts de rire. C'est que *Les Bougon* c'est comme un poisson dans l'eau dans ce qu'est devenue notre société québécoise. Pensons-y un instant : dans nos médias, on se donne la main pour entretenir une société de rieurs (dans un copinage jamais égalé jusque-là : on s'appelle par son petit nom gros comme le bras, on fait sa propre publicité et on crée le suspense en se disant d'avance ce que l'on va dire tantôt au bon peuple) ; on s'excite à la rigolade en cherchant le moindre pou qui grouille dans notre système socio-politique ; nos artistes de tout acabit se bousculent au portillon pour se congratuler à qui mieux mieux ; les caricaturistes de nos journaux qui se foutent de la gueule de tous les détenteurs du pouvoir publient leurs albums de méchants dessins à grand renfort de publicité, on commente leurs caricatures du jour (pourtant sans commentaire) à la radio nationale avec, en background et en réaction, le fou rire de l'équipe ; nos humoristes occupent les ondes, à l'heure de grande écoute, pour imiter les politiciens dans la dérision générale ; nos téléviseurs déversent, à torrents, dans nos salons, dans nos cuisines et dans nos chambres à coucher, les horreurs du monde, la météo et les recettes culinaires...

C'est dans cette eau-là que nagent *Les Bougon*. « C'est merveilleux, disait un auditeur de Maisonneuve, on a fait un progrès immense, jamais on aurait pu faire ça il y a dix ans ! ». Bien sûr, mon gros ! c'est qu'on n'était pas encore arrivé à cet état de cynisme. « J'ai bien aimé, disait au même Maisonneuve, un spécialiste en communication de l'Université Laval, c'est comme Yvon Deschamps ». Faux ! Deschamps, à son meilleur, quand il est inspiré, crée une distance entre lui et son person-

nage : on rit avec Deschamps, à même le rire énorme de Deschamps, de son personnage qui est un pauvre type, un raciste, un misogynne, un colonisé à l'os. La satire de Deschamps est une satire libératrice : on réfléchit, on prend conscience, on se purge de ses propres travers.

Aucune distance dans *Les Bougon*. Les petits malins en communication de masse qui l'ont fabriqué, en se tapant sur les cuisses à force de rire, font corps et esprit avec leurs personnages et, en priorité, avec les techniques à succès apprises par cœur du modèle américain. Ils ont la mentalité des exploiters haineux et des anarchistes décrocheurs qu'ils mettent en scène. Et les comédiens collent si bien à leur personnage qu'ils le dépassent en crédibilité. Le réalisme du jeu, avec sacres et langue joualée à l'appui, au premier niveau (sans la distance pour ouvrir d'autres niveaux), s'est tellement développé au Québec qu'on est devenu meilleurs que les Américains dans la technique réaliste de l'Actor's Studio. À tel point que ceux qui vivent leur vie sous nos yeux, les non-acteurs de notre télé-réalité, sont en passe de devenir meilleurs acteurs que nos acteurs professionnels.

Quand Fellini fait son film *Il Bidone* (*Les Bidonnistes*, les « bougons » italiens de l'époque) sur une équipe d'arnaqueurs qui exploitent la crédulité de leurs victimes, il prend ses distances pour éviter la connivence avec ses personnages et pour nous amener à la critique : il éloigne sa caméra, de temps en temps, pour créer la métaphore, en nous montrant les voleurs qui s'activent, lamentablement, comme des bêtes à creuser la terre où ils ont caché le faux trésor qui va leur servir d'arnaque.

Quand Denys Arcand faisait du cinéma de création, autrefois, avant qu'il ne prostitue son talent à la cote d'écoute, il tenait à

distance ses personnages escrocs qu'il mettait en scène : dans *Réjeanne Padovani*, quand il nous montre le maire qui rencontre des prostituées dans le yacht millionnaire des mafiosi, au moment où la fille s'approche de l'élu municipal pour baisser la fermeture éclair de son pantalon, il recule sa caméra pour ne pas mettre ses doigts dans cet engrenage, et pour stopper notre identification ; il fait un plan d'ensemble et immobilise l'image qui nous donne à voir un salaud.

Tant il est vrai que la technique n'est jamais innocente. Le cinéaste est libre de choisir ses images, ses paroles, ses bruits, sa musique. Mais la ligne (la distance, singulièrement) qu'il trace pour délimiter et structurer ses données de base les unes par rapport aux autres est, dans une large mesure, inconsciente. Le premier critère de la qualité d'un film c'est la ligne (comme pour la peinture). C'est là que l'irresponsabilité, la lâcheté, la malhonnêteté, ou bien la responsabilité, le courage, l'honnêteté se révèlent.

Les Bougon révèlent une irresponsabilité artistique qui me paraît énorme. Et pourtant ça marche, comme ça marche remarquablement bien pour *Les invasions barbares*. C'est cette bonne marche-là qui est inquiétante.

Je me permets, pour conclure et donner à penser, de citer une petite phrase qui ouvre le livre admirable de Jean-Claude Guillebaud, *Le goût de l'avenir* : « L'air du temps est encombré de signes, de signaux, de murmures, qui invitent chacun de nous à la sagesse hédoniste, au bonheur modeste de l'instant, au fatalisme désenchanté ».

* Professeur de cinéma (à la retraite) à l'Université Laval. Auteur du *Secret du star-system américain* (prix des Éditeurs de langue française)